

L'ALOUETTE DE MER

(Suite et fin)

Nullement étonnée, Henriette répondit (en riant bien entendu) :

— Cela dépendrait du mari.

Eh ! bien, petite, il s'en présente un.

— Ah ! oui, Félix !

Ma mère et moi, nous fûmes tout à fait interloqués. En vérité, j'avais eu raison de dire que je connaissais mieux le *Bellis perennis* que ma sœur.

Où, petite, mais comment le sais-tu ?



— Tu me crois donc bien sotte ! Il y a longtemps que je me suis aperçue que...

Henriette s'interrompit une seconde et rougit.

— Alors, quand j'ai vu Félix venir, si solennel et si beau...

Elle s'interrompit encore ; cette fois, pour rire.

— Puis vous aviez, Mme Arvet et toi, l'air si sérieuses... et attendries. Ce n'était pas difficile de deviner.

— Où allons-nous ? dit ma mère en souriant. Vraiment ces petites filles !...

— Eh ! bien, puisque tu es renseignée : que faut-il répondre à Félix ?

Henriette n'est pas diplomate. Sa physionomie se fit presque grave ; elle rougit de nouveau, baissa un peu la tête et murmura :

— Il faut lui répondre oui.

Ma mère se leva, embrassa Henriette avec émotion et se rassit en la prenant sur ses genoux comme un bébé.

— Tu l'aimes donc, petite ?

Henriette se contenta de sourire : un sourire qui en disait long.

Tout à coup, après un silence, elle éclata de rire.

— Au fait, dit-elle, je veux lui poser une condition.

— Une condition, petite ? interrogea ma mère, surprise.

— Mais oui, une condition. Vous lui répondrez que je l'épouserai... s'il tue une alouette de mer.

Et Henriette se mit à rire de plus belle.

Nous restâmes abasourdis de cette idée baroque. Tous les ans, aux vacances, Félix chassait et, sans doute à cause de sa vivacité excessive qui le faisait tirer trop tôt, était chasseur médiocre.

Il avait toujours rêvé de tuer une alouette de mer, petit échassier fort joli—mais très difficile à atteindre. Il nous en parlait sans cesse et n'avait jamais fait autre chose que d'en parler : les alouettes de mer semblaient se moquer de lui.

— Voyons, petite, dit ma mère avec inquiétude, tu ne parles pas sérieusement ?

— Mais si, tout à fait sérieusement.

— Cela n'a pas le sens commun, opinai-je à mon tour.

— Je ne dis pas non. Mais c'est mon dernier caprice d'enfant : vous pouvez bien me le passer.

Si vous aviez vu comme elle était gracieuse et câline en disant cela !

Tous nos raisonnements furent inutiles. Elle pensait à la figure drôle que ferait Félix, riait jusqu'aux larmes et ne voulait rien entendre.

— Mais enfin, lui dis-je, si, comme c'est bien probable, il ne peut pas tuer d'alouette de mer ?...

— Alors, nous verrons, répondit-elle gaiement.

Ce pauvre Félix fut consterné. Perdant tout amour-propre, il baissa piteusement sa tête chevelue et gémit :

— Elle sait bien que je ne pourrai jamais... Elle veut se débarrasser de moi.

Si Henriette l'avait vu, je suis sûr qu'elle aurait eu pitié de lui et qu'elle aurait renoncé tout de suite à sa condition.

Mais cet abattement ne dura pas : bientôt Félix reprit bon espoir et de grandes chasses commencèrent.

— Tous les matins, de très bonne heure, quand le soleil levant poudrait les champs d'un givre d'or, nous partions ensemble. Félix, son fusil sur l'épaule, moi, ma boîte à botanique en bandoulière.

Nous marchions à grands pas, sur la crête des falaises schisteuses, au pied desquelles se déchiraient de longs rubans d'écume. En chemin, Félix canardait de petits oiseaux des côtes, dont la décence m'empêchait d'écrire le nom, et il en tuait quelques-uns. Nous nous arrêtions, de temps à autre, sur une plage déserte où les fameuses alouettes de mer venaient picorer dans le sable mouillé. Mais nous avions beau nous cacher, ramper, imaginer des ruses de Peaux-Rouges, toujours les malignes bêtes s'envolaient avant que nous fussions à portée.

Une seule fois, Félix en abattit une que nous vîmes très distinctement tomber derrière une roche. Nous nous précipitâmes.

Rien ! Elle semblait s'être évaporée. De ce jour-là, le pauvre Félix commença à désespérer de nouveau.



Ces longues courses convenaient à sa santé—mais, en même temps, son moral baissait.

Son visage de plus en plus sombre avait de plus en plus un teint florissant. Et cette bonne mine l'exagérait, comme une ironie.

Un jour, avant de partir, il me dit solennellement :

— C'est la dernière fois. Si je ne rapporte rien aujourd'hui, je renonce à ta sœur. Je quitte Préfailles, le ministère, tout, et je m'en vais je ne sais pas où... à l'autre bout du monde... pour me faire tuer par des sauvages quelconques.

— Allons, bon ! Quels jolis projets !

— Je suis très sérieux.

— Tu fais bien de le dire : je ne m'en serais pas douté.

— Tu n'es qu'une brute !

— Voilà la cent et unième fois, au moins, que tu me le dis. Et c'est parfaitement inutile, parce que je n'en crois rien... ni toi non plus.

Bientôt nous arrivâmes à la plage où avait disparu si bizarrement l'alouette blessée. Nous nous étendîmes derrière un mamelon de sable qui nous servait d'affût, décidés à attendre le gibier, ce qui était encore la meilleure méthode.

Félix paraissait plus lugubre que jamais. Il me dit tout à coup :

— J'ai composé quelques vers hier soir.

— Ah ! vraiment !

— Veux-tu que je te récite les premiers ?

— Vas-y !

Mon cœur est un sépulcre oublié. Rien n'indique Que cette pierre soit tombeau. La ronce mord L'épithèque illisible et la sépulture antique ; Mais, sous le froid granit, pourrit un rêve mort.

— Pouah !

— C'est bien mon état d'âme, hélas !

— Il est bien dégoûtant, ton état d'âme. Désinfecte-le.

— Tu n'es qu'une brute !

— Mettons que ça fait cent deux.

Félix ne répondit pas et se renferma dans un fier silence. Il était allongé sur le dos, son fusil à côté de lui.

Il faisait très chaud. La mer d'un bleu cru, pailletée de lumière, palpitait comme de l'indigo en ébullition. Près de nous, un pauvre rocher gris, tout feuilleté, semblait sécher et s'en aller en poussière à vue d'œil. Les flots, à moitié assoupis, murmuraient à peine, et leur va-et-vient, sur la grève plate, était lent et indécis comme un mouvement fait en rêve.

Soudain j'aperçus, au bord de l'eau, quatre ou cinq oiseaux qui sautillaient. J'essayai les verres de mon binocle. Des alouettes de mer !

Je regardai Félix : il dormait comme un juste—un juste qui aurait le sommeil très dur. Il me vint alors une idée géniale. Tout doucement, je pris le fusil ; tout doucement, je l'épaulai, en l'appuyant sur le mamelon. Je voyais bien la mire. Je visai un peu bas : les alouettes, contrairement à l'ordinaire, s'étaient approchées assez près. Puis... je tirai en fermant les yeux. Quand je les rouvris, les alouettes s'envolaient ; mais l'une d'elles se débattait par terre, dans une dernière convulsion. En un instant, tandis que Félix, ahuri, se dressait péniblement sur ses jambes, j'eus ramassé ma proie. Mais, en me redressant, je vis un individu qui descendait la falaise à grandes enjambées. A la casquette et au sabre, je reconnus un garde-chasse.

Il m'aborda et me dit :

— Votre permis, monsieur.

Félix nous rejoignit. Il se frottait les yeux et semblait ne pas comprendre ce qui se passait.

— Eh ! bien, monsieur, votre permis ?

Je ne savais vraiment que répondre.

— Alors, vous n'en avez pas ! reprit le garde.

Je gardais toujours le silence.

— Je vais vous faire un procès-verbal et confisquer votre fusil.

— Mais le fusil est à moi ! C'est moi qui chasse ! Et j'ai un permis ! cria Félix qui commençait à comprendre.

— Peut-être bien que le fusil est à vous, riposta le garde, mais ça ne fait rien : c'est monsieur qui a tiré.



Félix, tout à ait réveillé, me défendit avec une fouguese éloquence qui, malheureusement, laissa le garde très froid. Je dus décliner mes nom, prénoms.